

Les Temps nouveaux. Supplément littéraire

Les Temps nouveaux. Supplément littéraire. 1912/06/15.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

LES TEMPS NOUVEAUX

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

SOMMAIRE

- Mécaniciens et Accrocheurs des trains de laitier, Léon et Maurice Bonneff.
 Au Bureau de placement, Octave Mirbeau.
 Où se trouve la Richesse sociale, V^e Georges d'Avenel.
 La vérité sur les causes de la morbidité et de la mortalité militaires au Maroc, D^r Noël.
 Mélanges et Documents.

MÉCANICIENS et ACCROCHEURS DES TRAINS DE LAITIER

Quand le jet de scories a empli les wagons-réservoirs, une petite locomotive entre dans le hall. De jeunes accrocheurs — il en est qui ont seize ans — se glissent entre les wagons au risque d'être brûlés par les étincelles, les « crachats » du laitier, et fixent la locomotive à la rame. Et le train s'en va à petite allure, avec son chargement de feu liquide, vers le crassier qui est le champ d'épandage pour cette écume du haut fourneau.

Moyennant douze heures de travail, le mécanicien reçoit de 4 fr. 50 à 5 francs. Les accrocheurs 3 fr. 75 à 4 francs.

Nous montâmes, une nuit, près du mécanicien, sur l'étroite plate-forme de la locomotive. Nous partîmes, remorquant trois wagons, mais, dès la sortie de l'usine, on nous aiguilla sur une autre voie et nous fîmes machine en arrière, de telle sorte qu'au lieu de tirer les cuves, nous les poussions devant nous.

La lave ardente était agitée de soubresauts, un bouillonnement ininterrompu en chassait des étincelles et de la fumée. C'était un étrange spectacle. A chacun des cahots, à chaque éclisse des rails, les cuves sursautaient, des mèches de feu se dressaient, puis se rabattaient dans notre direction ; toute la nappe du lourd liquide se creusait, se penchait vers nous comme pour nous engloutir. Nous étions cinq, serrés derrière la vitre protectrice, le mécanicien et ses aides, quatre

Italiens de dix-huit ans, au sourire doux et triste, qui, de leur voix musicale, nous disaient leur vie : travailler, puis dormir. L'été et l'hiver coulent pareils. Jamais une distraction, jamais une heure pour lire. Vie sans espoir, sans issue : beaucoup travailler, dormir pour pouvoir recommencer à travailler, ainsi jusqu'à la mort...

Le lac de feu que nous refoulions devant nous à la façon d'une écluse, la machine, gravit la crête d'un talus et la locomotive ne cessa plus de siffler. Nous stoppâmes. Les accrocheurs au visage noirci de ramoneurs mirent lestement pied à terre et firent basculer les réservoirs sur le flanc du talus.

La nuit était très obscure. A droite, l'armée compacte des sapins dévalait des hauteurs. Nous entendions gronder les machines à souffler de l'usine. Des rumeurs au loin, rumeurs d'usine, traversaient le silence. A nos pieds, la vallée s'ouvrait, remplie d'ombre. Et dans le pur ciel d'hiver, très haut, des milliers d'étoiles palpitaient. Les scories que les cuves, encore renversées sur leurs wagons et flamboyantes, pareilles à des monstres accroupis, à de fabuleux dragons, venaient de lancer, coulaient lentement en lignes parallèles au flanc du remblai, se tordaient, se ramassaient contre un obstacle, le franchissaient en se détendant tels de gros serpents capturant une proie. Leur éclat s'effaça, passa au rouge cerise, s'éteignit. Tout fut noir. Mais les serpents n'étaient pas éteints ; un caillou lancé s'enfonçait dans leurs écailles et montrait le feu rose à l'intérieur.

Alors, le mécanicien et ses aides nous dirent avec grande simplicité, pourquoi la locomotive siffle si fort et si longtemps, quand elle gravit le talus.

Les nuits d'hiver, tous les chemineaux, tous les rôdeurs, tous les sans-asile, tous les couche-dehors viennent se réchauffer aux crassiers. Il en est qui font des détours de cinq kilomètres pour s'étendre et dormir sur le sol brûlant.

La locomotive siffle pour les éveiller et les chasser du chemin de la lave. Car on ne peut toujours vider les crasses au même point : il faut les répartir le long du crassier. Et il arrive que des dormeurs dorment si bien, au chaud, — les vapeurs phosphoreuses que dégage le laitier sont de merveilleux soporifiques — que le sifflet de la locomotive et le roulement des wagons ne les éveillent pas.

Alors on vide sur eux les citernes.

Pas un cri, pas une plainte, le lendemain au petit jour on trouve un moignon calciné, une chaussure qui dépasse des scories, quelques ossements, parfois un petit paquet de voyageur. C'est tout, il en est ainsi chaque hiver.

Le mécanicien se tut ; les accrocheurs relevèrent les citernes, remontèrent sur la locomotive et le train roula vers l'usine où la coulée flambait.

Léon et Maurice BONNEFF.

La Vie tragique des Travailleurs, de la page 108 à la page 111.

AU BUREAU DE PLACEMENT

J'assistai chez Mme Paulhat-Durand à des scènes extraordinaires. Ne pouvant malheureusement les conter toutes, j'en choisis une qui peut passer pour un exemple de ce qui arrive, tous les jours, dans cette maison.

J'ai dit que le haut de la cloison, séparant l'antichambre du bureau, s'éclaire en toute sa longueur d'un vitrage garni de transparents rideaux. Au milieu du vitrage s'intercale un vasistas, ordinairement fermé. Une fois je remarquai que, par suite d'une négligence, que je résolus de mettre à profit, il était entr'ouvert... J'escaladai la banquette et, me haussant sur un escabeau de renfort, je parvins à toucher du menton le cadre du vasistas que je poussai tout doucement... Mon regard plongea dans la pièce et voici ce que je vis.

Une dame était assise dans un fauteuil ; une femme de chambre était debout, devant elle ; dans un coin, Mme Paulhat-Durand rangeait des fiches, entre les compartiments d'un tiroir... La dame venait de Fontainebleau pour chercher une bonne... Elle pouvait avoir cinquante ans. Apparence de bourgeoise riche et rêche. Toilette sérieuse, austérité provinciale... Malingre et souffreteuse, le teint plombé par les nourritures de hasard et les jeûnes, la bonne avait pourtant une physionomie sympathique qui eût

pu être jolie, avec du bonheur. Elle était très propre et svelte dans une jupe noire. Un jersey noir moulait sa taille maigre ; un bonnet de linge la coiffait gentiment, en arrière, découvrant le front où des cheveux blonds.

Après un examen détaillé, appuyé, froissant, agressif, la dame se décida enfin à parler.

— Alors, dit-elle, vous vous présentez comme... quoi?... Comme femme de chambre ?

— Oui, Madame.

— Vous n'en avez pas l'air... Comment vous appelez-vous ?

— Jeanne Le Godec...

— Qu'est-ce que vous dites ?...

— Jeanne Le Godec, Madame...

La dame haussa les épaules.

— Jeanne... fit-elle... Ça n'est pas un nom de domestique... C'est un nom de jeune fille. Si vous entrez à mon service, vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de garder ce nom de Jeanne ?...

— Comme Madame voudra. Jeanne avait baissé la tête... Elle appuya davantage ses deux mains sur le manche de son parapluie.

— Levez la tête... ordonna la dame... tenez-vous droite... Vous voyez bien que vous allez percer le tapis avec la pointe de votre parapluie...

— D'où êtes-vous ?

— De Saint-Brieuc...

— De Saint-Brieuc !...

Et elle eut une moue de dédain, qui devint bientôt vite une affreuse grimace... Les coins de sa bouche, l'angle de ses yeux se plissèrent comme si elle eût avalé un verre de vinaigre.

— De Saint-Brieuc !... répéta-t-elle... Alors vous êtes Bretonne ?... Oh ! je n'aime pas les Bretonnes... Elles sont entêtées et malpropres...

— Moi, je suis très propre, Madame, protesta la pauvre Jeanne.

— C'est vous qui le dites... Enfin, nous n'en sommes pas là... Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans.

— Vingt-six ans ?... Sans compter les mois de nourrice, sans doute ?... Vous paraissez bien vieille... Ce n'est pas la peine de me tromper...

— Je ne trompe pas Madame... J'assure bien à Madame que je n'ai que vingt-six ans... Si je parais plus vieille, c'est que j'ai été longtemps malade...

— Ah ! vous avez été malade ?... répliqua la bourgeoise avec une dureté railleuse... Ah ! vous avez été longtemps malade ?... Je vous préviens, ma fille, que sans être pénible la maison est assez importante, et qu'il me faut une femme de très forte santé...

Jeanne voulut réparer ses imprudentes paroles. Elle déclara :

— Oh ! mais, je suis guérie... tout à fait guérie...